

- EXTRAITS -

VOUS N'EN AVEZ
PAS FINI
AVEC LE
BONHEUR

À Antoine.

L'histoire est un roman vrai.
Paul Veyne

EXTRAIT 1

Prologue

Asseyez-vous ici ! Non, non ! Ici ! Sous le grand frêne ! La lagune y forme un petit promontoire. Vous pourrez observer les roselières de l'étang de l'Or et au-delà le cordon dunaire. Et voyez, là-bas, par-deçà le lido transparent, la mer étend son horizon aux hommes qu'elle a charriés et à ceux qu'elle a rejetés. Bientôt le soleil irisera ces horizons tranquilles. Quand la première étoile apparaîtra, la brise de terre se lèvera, gonflera notre vélo-voile et nous rentrerons. Mais avant cela, écoutez ce récit de misère hautaine.

Je veux d'abord vous expliquer comment toute l'histoire des Manzanillas, ces Espagnols d'un bout de terre blanche sur le Levant hispanique, s'enracine étrangement dans la Révolution française. En effet, à ce moment épique où le monde se cherchait et où il finit par basculer du côté des bourgeois, rien ne prédisposait les Manzanillas à suivre cette voie singulière qui mêle indépendance et collectif. Mais pour bien comprendre la destinée de notre famille, il faut considérer l'époque trouble et enivrante qui libéra les chaînes de tout le peuple français.

Pour tout vous dire, quelques recherches ont été nécessaires. J'y ai notamment découvert que si Le Chapelier, en 1791, n'avait pas promulgué sa loi, Marx n'aurait jamais existé, le capitalisme n'aurait jamais été promu comme modèle économique des deux siècles suivants et il n'aurait pas fallu attendre le milieu du XXI^{ème} siècle pour apprécier le système qui est le nôtre. Mais le jeune député du jeune parlement de la jeune République française, au nom de la liberté individuelle, proscrivit *sine die* les organisations ouvrières et les halles paysannes. Ainsi fut la Révolution française : au profit des rentiers et des commerçants ! Pourtant, en Angleterre, une étincelle brillait d'une aube différente. C'est donc là-bas, dans ce pays qui n'a jamais su se décider entre république et monarchie, dans le Lancashire plus exactement, et plus précisément encore, à Rochdale, que des tisserands s'associèrent et rédigèrent les premiers statuts coopératifs, au nez et à la barbe de Marx... et des utopistes français, ces doux rêveurs d'une société égalitaire et hédoniste.

Quand la loi, même dans l'hexagone, reconnut la possibilité de

créer des sociétés coopératives, les socialistes utopiques se laissèrent distancer tout étourdis de leur illusion collective par une communauté que je n'attendais pas là. C'est ainsi que j'appris, à mon grand étonnement, que les *christian socialists* allemands et la *paz social catolico* espagnole déploierent les premiers le mouvement coopératif. Mais ce n'est pas de ce côté, ce n'est pas sur le terreau blanc du christianisme social, qu'il faut chercher l'influence des Manzanillas. Non, surtout pas ! Et si j'avais à placer le début de cette fresque - pourquoi ne pas parler de fresque puisque cette histoire se ramifie et se déroule avec le temps - ce serait plutôt sous l'influence de l'humanité, me suivez-vous ?... Je ne crois pas que Nicolas n'ait jamais croisé Jaures, mais je suis convaincu qu'il a entendu son nom à la coopérative de Fontaine-du-Génie ou encore à L. bien sûr, car à quelques semaines près, le célèbre orateur fit basculer la coopération dans le socialisme, entraînant avec lui des ouvriers et des paysans. C'est ainsi que les Manzanillas, trente années plus tard, sans vraiment le savoir, en suivirent l'Exemple. Mais la grande Histoire ne nous intéresse pas vraiment car tout commença à rebours, par inadvertance, lors de cette semaine de décembre.

Je n'étais qu'un enfant mais cela ne m'empêchait pas de suivre Antoine comme on suit son ombre, depuis le réveil jusqu'à cinq heures du matin.

[...]

EXTRAIT 2

Malgré mon jeune âge, j'avais compris que les bouches fermées sont celles qui recèlent le plus de mots. Alors, je me tournai vers l'imposante cave, puissance de pierres et de fers, dorée par le soleil du matin. Elle dormait comme un vaisseau tranquille. A chaque fin d'été, elle se réveillait, ouvrait ses grandes portes et alors elle tressaillait, se secouait, riait à gorge déployée, s'abreuvait des fruits et des chants, des caresses et des colères des coopérateurs. Mais aujourd'hui, le vaisseau était revenu au port et ondulait posément sur les pampres endormis. Dans notre silence, je l'entendais respirer.

Soudain, un homme, venu de nulle part, surgit d'entre les souches. Cela arrivait parfois ici. Une graine germait, et un homme se tenait, immobile, derrière vous. Pour se donner des airs, ce retraits au cou de taureau lissait le velours parfait de son pantalon et répétait sans cesse d'une voix traînante, Faudrait voir.

Antoine répondait calmement mais, à sa manière de froncer ses arcades broussailleuses, je devinais qu'il ne l'appréciait guère.

Je m'éloignai en direction des immenses cuves au ventre de fer. Dix hommes n'auraient pas suffi à en faire le tour, disait-on. De là, alors que je m'épanchais contre un vieux cyprès de Provence, très haut, qui avait dû connaître la première pierre de la cave avant de la dominer, j'entendis la voix de l'homme au cou de taureau se faire supérieure.

- Ton engagement dans l'armée, c'était une erreur. Pas comme le borgne... Faudrait voir. Il avait du courage, le borgne !

Même de ma position bien en retrait, je sentis le corps d'Antoine se cambrer dans un silence d'avant les orages. La brute au cou de taureau insista.

- Le borgne... le Carlos, faudrait voir. C'était un sacré mec ! Alors il s'est passé l'impensable. Lui, Antoine, toujours attentionné et serviable - il frisait l'obséquiosité avec les villageois de souche - répondit effrontément:

- Sa seule erreur, c'est d'avoir baisé ta femme...

L'homme au cou de taureau rejoignit la route sans même ajouter "Faudrait voir", juste surpris qu'on lui lance ça maintenant, et qu'en plus cela vienne d'Antoine.

De quelle erreur l'homme au cou de taureau parlait-il ? Qui était-

il ? Qui était Carlos ? Depuis quand Antoine évoquait-il des
coucheries ?

Je pris les sécateurs sans poser de question.

[...]

EXTRAIT 3

7

Au commencement était l'action.
Faust, partie I, scène III, Goethe.

Journal de Carlos

Je suis né en 1917. Cinq ans avant toi Antonio. Il était loin le temps des caravelles et des cités d'or. Tellement miséreuse, l'Espagne n'avait envoyé ni pères, ni fils, ni pesetas à la boucherie de Verdun. De leaders politiques véreux en dictateurs incompetents, nous nous étions retrouvés à genoux. L'Alphonse XIII avait bien compris la nécessité d'un homme de poigne pour tenir son peuple. Il inventa Primo de Rivera, et celui-ci ressuscita le catholicisme fervent. Des jeux et du pain. Bénis ! Tout était béni. Mais le pain ne venait pas ! Dans ce pays de crève-la-faim, je naquis à l'ombre des défilés saints. Sauf que ma mère n'était pas de celle qui se laisse aveugler par la lumière divine. Même le Jour de la Race - en quoi notre race d'affamés pouvait-elle se prévaloir des conquistadors ?- enfin, bref, même ce jour-là, ma mère ne défilait pas. Pourtant, mais tu ne le sais peut-être pas, la mère de la mère de la mère de sa mère était morte sous les flèches de *Ma-ka-ta-i-me-she-kia-kiak* ("devient la grande buse noire"), laissant sa fille en fuite devant la tribu des grandes plaines. Rattrapée et violée par les *Ma-ka-ta-i-me-she-kia-kiak*, vengeance fut obtenue trois mois plus tard avec une épidémie de variole à laquelle seule la fille des plaines survécut. Elle fut récupérée à bout de force par un groupe de Français débarqués aux Amériques pour y fonder une communauté icarienne, qu'ils appelèrent *Cité du Bonheur*.

Donner selon ses forces et recevoir selon ses besoins. Telle était la formule de cette communauté. Cet axiome impliquait d'inventer une société nouvelle et, en particulier, de supprimer la

propriété. Malgré la Révolution française presque un siècle plus tôt, et malgré Babeuf et malgré Proudhon, la propriété restait le Saint-Sacrement de toutes les républiques. C'est pourquoi leur guide avait été contraint de s'exiler là-bas, en Amérique, au milieu des grandes plaines. Des forces de la communauté étaient donc nées Corning. C'est aujourd'hui un petit village tranquille de l'Iowa. Un de ces Français communautaires, irradié par la beauté de la fille des plaines, et feignant d'ignorer ses grosseurs, se maria derechef avec la fille des plaines qui donna naissance à une magnifique enfant au teint mat et au regard de buse. Ma grand-mère ! En grandissant, avec son sang de *Ma-ka-ta-i-me-she-kiak* dans les veines, elle devint une jeune femme retorse. Elle entraîna ses alter ego de nouvelle génération à revendiquer une communauté plus libertaire encore. Ce qui engendra des conflits sans fin auxquels fut immiscée la cour de justice du Comté. Finalement, le juge exigea la dissolution de la communauté sans préavis. Ma grand-mère embarqua à Rhode Island à vingt ans, dans une route opposée à la foule d'aventuriers sans le sou, ignorant qu'elle n'atteindrait jamais Valencia où le bateau devait la mener. Elle mourut en couche sur le navire qui tanguait au large des Açores. Mon grand-père reçut le bébé et l'éleva selon l'esprit des communautés icariennes, ce qui lui valut plusieurs incarcérations dont la dernière se termina tragiquement. A l'âge puber, ma mère se maria donc avec un Manzanillas qui lui, pour sa part, habitait une *cueva* tranquille dans la rue Géraldo d'Eladhor depuis quatre générations. Je ne sais pas ce qu'elle trouva à mon père, cet homme dépourvu de toutes convictions politiques. Peut-être un terrain vierge pour y entretenir son tumultueux caractère !

Tu t'en souviens ? Les maisons troglodytes de la *calle* Géraldo dominaient le village ! Nos mères n'avaient qu'à traverser la rue pour s'inviter dans leur *cueva*. La mienne plaçait ses poings sur ses hanches et évoquait des soulèvements. Quand ta mère n'était pas disponible, elle descendait militer au lavoir. Primo de Rivera avait supprimé le droit de grève et la liberté d'expression. Qu'à cela ne tienne, il ne lui avait pas encore coupé la langue ! Elle essaya d'obliger ton père à t'envoyer à l'école. Il lui aurait répondu, Ce sera l'école de la vie, pas celle des saints. C'était vrai. Elle en voulait à Primo de transgresser la laïcité.

Alors elle cracha par terre, comme les hommes - et si elle avait pu pisser debout, elle l'aurait fait. Elle m'obligea à t'accompagner à l'usine. Tu avais cinq ans. J'en avais dix. Je refusais de te tenir la

main quand passait une fille. J'avais dix ans tout de même... A l'usine, tu triais et tirais les fils de chanvre. Nous autres, aux doigts déjà trop épais, nous tressions. Il fallait de bons yeux et des doigts fins pour trier les longs fils blonds. Un des plus vieux du groupe - il devait approcher les quinze ans -, a pointé son doigt sur nous en criant, Eh ! Carlos ! Tu lui donnes le sein à ton cousin ? ! Il n'avait pas commencé à ricaner que je lui avais planté un poing sur la bouche. Sa lèvre s'était fendue et du sang avait giclé. Ne jamais se laisser insulter !

Bien qu'elle espérait tous les jours une révolution, ma mère ne supportait pas la violence. C'était son côté icarien. C'est pourquoi j'avais négocié avec mon père une rédemption discrète à l'église sur le chemin de retour. Mon père cachait pour sa part une profonde fidélité chrétienne. Je crois qu'il fit bien parce que les mots de ma mère avaient plus de puissance que toutes les gifles... et elle n'aurait pas aimé savoir mon père à confesse !

Très vite Antonio, tu demandas à rentrer seul. Il faut dire que je prenais des chemins de traverse pour raccompagner la fille aux tétons pointus ou celle qui rigolait bêtement. Une fois, tu nous avais suivis jusqu'à l'aqueduc du Pontet où elle t'avait fourré sa langue dans la bouche. Tu étais parti en crachant et en courant. Ce devait être trois ans avant l'histoire du drapeau.

Cette année-là, ton père projetait de vendre des glaces à la criée sur les plages d'Oran. Depuis ses dernières vendanges chez un coopérateur de Fontaine-du-Génie, il y bénéficiait de contacts avec qui il avait préparé ce truc, cette histoire de glaces. Comme de nombreux journaliers, ton père migrait vers le travail. Il était séducteur et, même si ta mère mimait l'indifférence, elle passait sa main dans ses cheveux avec agacement. C'est à ce moment-là, qu'on entendit monter des cris. Nous nous trouvions sur le palier de la *cueva*. Au début, je crus que c'étaient les jumeaux.

Je chérissais Germinal et Floralès plus que tout au monde mais mes frères semblaient se vouer une haine recommencée à chaque minute. Pourtant, quand la porte s'ouvrit à la volée, c'est mon père que j'entendis :

- Don Francisco va me rétrograder. C'est ce que tu veux ?
- Don Francisco ! Don Francisco ! J'entends son nom toute la journée. Tu n'es pas son esclave !

Ma mère sortit alors le drapeau de la république. Celui aux trois bandes avec le violet antimonarchique. D'autres femmes se rallièrent à ses appels et l'une d'entre elles offrit des fleurs qu'elles nouèrent dans les cheveux. Des fleurs d'amandiers

sûrement ! Ta mère aussi s'était jointe au groupe et avait levé le poing. D'autres drapeaux, d'autres fleurs et d'autres cris saluèrent cette journée mémorable.

Alphonse XIII s'exilait. La Seconde République naissait.

Avec la République, tous les rêves furent permis. Toutes les désillusions aussi. La servitude est confortable, vois-tu. Mon père n'a pas été rétrogradé-mais il ne rentra jamais à la *cueva* avant la nuit. Même le soir où ma mère est morte ! Oui, malgré le sang de la grande buse noire qui courait dans ses veines, une saleté a eu raison d'elle. Pendant trois jours, elle a sué comme mule qui pisse et s'est tenu la tête. Tout ce temps, ta mère traversait la rue *Géraldo* avec un foulard sur la bouche comme le médecin lui avait conseillé pour lui donner des soins. Elle est morte avec un sourire d'ange sur les lèvres et le poing levé, en apprenant, avant son dernier souffle, que les femmes venaient d'obtenir le droit de vote.

Moi, je me foutais bien du droit de vote. Ce que je voulais, c'était ma mère ! Je m'étais agenouillé, tous ces soirs de maladie, près de l'autel, comme me l'avait enseigné mon père. Mais Dieu, s'il existe, ne m'a pas entendu.

Un an plus tard, ce fut au tour de mes frères, Germinal et Floralès, qui se mirent à cracher du sang. Le médecin leur prescrivit une cure de soleil. Une cure de soleil, tu te rends compte !

Mon père a hoché la tête en payant le docteur mais il a gardé mes frères bien à l'ombre, dans l'humidité de la *cueva*. J'en voulais au Christ pour ma mère mais je me disais que cette fois, il ne pourrait pas m'ignorer.

Pourtant, le jour où, avec tes parents et tes frères, vous avez quitté la France, ce même jour où la confédération des droites - ce repère de chrétiens, de monarchistes et de fascistes et de chiens, comme disait ma mère - gagna les élections législatives, ce même jour, je brûlai la petite croix de bois que mon père m'avait offerte. Et avec la fumée, s'envolèrent ma foi et les vestiges de déférences que je portais encore aux religions et à mon père. Soit qu'ils pensent n'avoir rien à dire, soit qu'ils estiment que c'est trop tôt ou trop tard, les pères ne parlent jamais assez à leur enfant. Et le mien, moins que les autres ! Alors, Alberto, mon ami Alberto, est en quelque sorte devenu mon père.

Alberto avait des amis aux Jeunesses Socialistes. Des amis qu'il avait rencontrés à l'école des Arts où les débats politiques

bouillonnaient. Il parlait de politique avec la même énergie que ma mère, l'éloquence en plus. C'est pour lui que j'ai adhéré aux Jeunesses. Et pour provoquer mon père bien sûr !

Puis, pour prouver que ce n'était pas par complaisance, je me suis porté volontaire pour conduire le camion-plateau. Les plus âgés n'en avaient pas eu le courage ou la folie. Je conduisais parfois des engins dans l'usine mais jamais au dehors. Le vent giflait notre visage et la fumée noire qui s'échappait, transformait notre équipage en dragon. Et dans la cabine, le bruit du moteur nous assourdissait et accroissait mon venin. Depuis quinze jours, Don Francisco mais aussi le maire et les autres propriétaires observaient le blé et guettaient le ciel. Un salaire minimum et huit heures de travail par jour ! Et pourquoi pas des congés payés aussi !, s'indignaient-ils.

A la première pluie, le blé versera et les premiers à pâtir de la hausse des prix, ce sera vous !, jurèrent les propriétaires. Don Francisco, en tant que représentant des notables du village, avait pourtant esquissé une négociation. J'ai cru que nous l'emporterions ce jour-là. Les ouvriers et les paysans réunis dans le même combat ! L'Andalousie, l'Aragon, le Pays Basque, le Levant, la moitié de l'Espagne levaient les fourches. Et, soudain, alors que la victoire pointait, les dirigeants socialistes baissèrent les bras. Sept mille paysans sans terre se retrouvèrent derrière les barreaux. Mais Don Francisco n'exigea pas d'enquête pour le camion volé. Il ferma l'usine une semaine pendant laquelle nous travaillâmes douze heures par jour pour rentrer les blés en urgence.

Alberto déchira sa carte des Jeunesses Socialistes et, comme lui, des milliers d'apostats suivirent ce geste. En octobre, l'intégration de ministres conservateurs et la violente répression des mineurs des Asturies nous donnèrent raison. Les prisons se gonflèrent encore de paysans, d'ouvriers et de mineurs !

A l'usine, je ne baissais plus les yeux devant Don Francisco. C'est un miracle s'il ne te licencie pas, répétait mon père. Tu te méprends sur lui, essayait-il de m'amadouer. Il court du matin au soir pour optimiser l'usine. Mais il aurait pu voler que je n'aurais pas changé d'avis. Je n'en pouvais plus de ce père servile. Je claquai la porte et partis occuper la *Casa del Pueblo*. La maison du peuple était fermée par ordre d'État depuis la révolte des Asturies, le mois dernier. Jusqu'à l'affaire de Carmélita, j'y vécus en ermite, tous volets fermés. Mais quand tout le village fut à la

recherche de la fille de Pue-le-beurre et que Carmélita sortit tout ébouriffée de la *Casa del Pueblo*, deux carabiniers me reconduisirent *manu militari* chez mon père. Je ne veux pas passer pour un goujat mais, malgré mes seize ans, il m'arrivait de séduire des femmes, des femmes mûres, je veux dire, comme la serveuse d'Elx¹.

J'attendais le passage du premier Tour d'Espagne. La première *Vuelta* à laquelle je m'étais rendu dans l'espoir insensé de recevoir des barres de chocolat comme sur le Tour de France. Nincun chocolat, pas de chocolat mais un Cardona épuisé qui s'époumona devant nous, suivi d'un second bien fringant. Ce qui fit dire à un jeune, adossé à un palmier, Il est comme les communistes. Il ne va pas tarder à prendre la tête !

Je m'acoquinai avec le bonhomme qui me conduisit dans un troquet où, lui, ses camarades communistes et la serveuse ouverte aux nouvelles expériences, alléguaient la lâcheté des socialistes. J'étais déjà convaincu mais là, j'aurais embrassé tous les communistes moustachus de la planète pour la séduire. Ce ne fut pas nécessaire !

Le lendemain, je revins pour elle mais elle m'avait déjà remplacé. Probablement parce que mon sang bouillonnait d'injustices, et surtout pour prouver à la serveuse ma virilité, je mandai au représentant d'Elx d'adhérer à son parti. Comme d'autres au POUM, à la FAI, à l'UGT ou à la CNT. Le pays grouillait de partis et de syndicats révolutionnaires ! A Elx, on évoquait des sociétés de résistance, des caisses d'assurances pour les grèves. Nous devons juguler la montée du fascisme en créant un Front Populaire. En fait, on répétait les harangues de Staline.

Pour nous, le programme du parti était simple : aller où nos parents n'avaient jamais osé aller. Nous répétions à satiété : Donner le pouvoir au peuple !

Tous, sauf Alberto ! Lui, revint pour les moissons, comme l'avait exigé son père qui ne voulait pas d'un intello avachi. Mais Alberto n'était pas du bois dont on bâti les charpentes. Je l'aidais aux champs, il m'ouvrait à sa culture. Lorsque je craignais de ne jamais atteindre sa grandeur d'esprit, il me répondait :

- Tu veux l'égalité et tu voudrais que ton meilleur ami te soit supérieur ?

Il me lisait l'*Obrero* : « Il est nécessaire que le peuple n'oublie

1

Elx : prononcez « *Eltché* » en accentuant la terminaison.

jamais les centaines de milliers d'êtres humains immolés au nom de cette malheureuse religion ». Il m'expliquait que l'enseignement catholique vise à enseigner aux jeunes la résignation, poussant ainsi chaque classe à maintenir son rang. Je l'écoutais, bouche ouverte, vilipender la classe dominante et le diktat de l'église. Son père laissait faire, et cette passivité était déjà d'une témérité folle.

A l'entendre, tout paraissait simple. Fort de nos discussions, je créais une section des Jeunesses Communistes. Avant les fêtes de la Nativité, j'avais converti trois jeunes de l'usine, associé quelques amis proches, le représentant d'Elx et bien entendu j'avais convié la serveuse. Elle vint ce soir-là et les soirs suivants. Pépé accepta de nous recevoir dans son café, même s'il trouvait les communistes trop timorés. Pépé défendait la Confédération Narcissique des *Tontos* comme disait mon père eu égard aux nombreux attentats de patrons commis par la CNT. Mais dans les faits, Pépé adhérait au POUM, un parti marxiste et confidentiel dont je n'imaginai pas que mon père connaisse l'existence. Il prétendait que ses idées étaient révolutionnaires. Pourtant, comme toujours, il portait son tablier élimé, une moustache à l'ancienne et un bouc fin dix-neuvième ! Nous nous retrouvâmes ainsi une dizaine de jeunes à la veille de la Nativité, humant les parfums d'anis, d'orange et de sucre chaud qui remontaient de derrière le comptoir. Pépé jura en levant le poing qu'il ne fêtait pas les crucifiés mais la dissolution inattendue des Cortès. Dissolution du parlement qui avait eu lieu dans la journée, ouvrant ainsi de nouvelles élections et enflammant les cœurs rebelles ! Et ils étaient nombreux à cette époque, les cœurs rebelles ! Alberto y participait et, au su des événements, son père lui avait ordonné de rentrer fissa d'Alcalà de Henares.

En sa présence, le moment était donc choisi pour semer la révolte.